



**HAL**  
open science

**Survivre à l'inondation : pour une ethnologie de la catastrophe. Julien Langumier ENS Editions, 2008, 360p.**

Séverine Durand

► **To cite this version:**

Séverine Durand. Survivre à l'inondation : pour une ethnologie de la catastrophe. Julien Langumier ENS Editions, 2008, 360p.. Natures Sciences Sociétés, 2010, 18 (1), pp.86-88. hal-01470829

**HAL Id: hal-01470829**

**<https://hal.science/hal-01470829>**

Submitted on 17 Feb 2017

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## **Survivre à l'inondation : pour une ethnologie de la catastrophe**

Julien Langumier

ENS Éditions, 2008, 360 p.

Dans le domaine de la gestion des risques, et dans celle des inondations en particulier, un accent important a récemment été mis sur la promotion de l'information et de l'activation d'une dite « culture du risque ». Cette évolution notable émane principalement des limites attestées des politiques basées sur la technique et la maîtrise des inondations par les experts ou la puissance publique. Face à cet enjeu, les regards anthropologiques s'avèrent pertinents en ce qu'ils permettent une compréhension fine de la relation entretenue par les habitants avec le risque et la catastrophe. Le regard que nous propose Julien Langumier dans son ouvrage est de ceux-là. Il y restitue le travail ethnographique qu'il a mené durant sa thèse à Cuxac-d'Aude, village du Sud de la France dramatiquement inondé en novembre 1999. Si les projecteurs des médias sur la catastrophe orientèrent son intérêt pour le site, son regard d'ethnologue se porta sur le retour à l'anonymat d'un village sinistré, sur ce qui se passe lorsque le sujet disparaît de la chambre d'échos des médias et que ceux qui (sur)vivent dans cette zone à risque s'en retournent à leur quotidien. À travers une monographie thématique, J. Langumier va ainsi restituer les modes d'appropriation de la tragédie au niveau local. Cette étude de cas, pour locale qu'elle soit, a une portée générale en ce qu'elle « enseigne et renseigne sur les façons d'explorer anthropologiquement ces matériaux ténus, réels ou virtuels, écrits ou oraux, conscients ou inconscients qui ordonnent désormais la vie des gens qui résident là » (Zonabend, préface, 2008). Son travail de thèse tout comme l'ouvrage qui en rend compte s'organisent en trois temps, traduisant la dynamique de la recherche qui a progressivement réinscrit l'événement dans le quotidien : l'événement-récit, l'événement-cause et l'événement-mémoire.

La première partie – l'événement-récit et les pratiques de témoignages – retrace les débuts de l'enquête, marqués par la volonté des personnes interrogées de raconter la catastrophe. L'auteur nous livre fidèlement ce « pathos des inondations » (chapitre 1) et nous montre, à l'appui de nombreux extraits d'entretiens, comment le récit de la catastrophe apparaît comme un passage obligé pour la personne touchée. Le récit prend la forme d'un monologue exalté, performatif et dramatique, aux structures discursives toujours similaires. Le discours personnel, retraçant un vécu singulier, s'inscrit dans un drame collectif, lui conférant une valeur. L'interpénétration des registres individuels et collectifs est continue, que ce soit pour se justifier par le témoignage, qualifier la catastrophe ou rendre public son récit. Ce récit public de la catastrophe trouve ses limites dans les silences et non-dits.

L'analyse de ces « creux du discours » permet au lecteur de mieux appréhender le traumatisme latent que son expression, sous le mode de l'évidence, par les victimes qui reconnaissent avoir subi un choc. Enfin, l'auteur met en perspective ce matériau ethnographique avec les troubles psychiques, en développant les aspects psychologiques du drame. L'auteur veut montrer combien les émotions qui font suite à la catastrophe deviennent des objets parmi d'autres, saisis par les différents groupes pour les faire valoir sur la scène publique. Cette volonté lui fait cependant établir quelques raccourcis de ce champ nosographique qui auraient pu s'enrichir d'appuis bibliographiques plus nombreux en psychologie. Dans un second chapitre, J. Langumier analyse plus finement le statut nouveau de ces habitants inondés, celui de sinistré. Il étudie comment se vit cet univers domestique inondé, comment se jouent les trajectoires des objets domestiques après la catastrophe, et, ce faisant, nous montre la reconstruction d'un ordre intégrant la catastrophe. Il démontre que le terme de sinistré définit autant une précarité individuelle qu'une dynamique collective, et analyse la manière dont les dons et les indemnités versées à la suite d'une catastrophe naturelle participent autant à la stigmatisation qu'à la réparation. Son regard va du particulier au général : « le terrain de la catastrophe – affirme-t-il – rejoint en ethnologie celui de l'ordinaire et du quotidien dans la mesure où l'attention portée aux pratiques, toujours singulières, tend à relativiser l'évidence des représentations généralisantes et homogénéisantes ».

La deuxième partie – l'événement-cause et la logique de l'accusation – rend compte des explications de la catastrophe tant du point de vue des habitants que de celui des gestionnaires. L'auteur nous montre ici la « nécessité d'expliquer un événement que l'on ne peut nommer » tant il est hors norme. Il fait la lumière sur le même appel de sens auquel les sinistrés, les gestionnaires, mais aussi l'enquêteur se trouvent confrontés. Il choisit ainsi de placer les riverains et les gestionnaires sur le même plan et se positionne volontairement dans une perspective unitaire de l'analyse des explications. Fort des parallèles établis avec les interprétations de la maladie, J. Langumier développe pourquoi les éléments matériels ne suffisent pas à défaire les choses. Il démontre à quel point « expliquer » est subjectif, s'étaye sur l'histoire personnelle des individus et fait ici largement appel à une logique de l'accusation inscrite dans la configuration du village et dans les jeux d'acteurs des gestionnaires. En établissant comment l'objet de la catastrophe s'enrichit et se complexifie par la prise en compte de la singularité de la société locale et de la spécificité d'une histoire, son analyse met brillamment à mal les discours homogénéisants sur « la culture du risque ».

La troisième partie – l'événement-mémoire et les ressources identitaires – réinscrit la catastrophe dans le quotidien du village. L'auteur analyse ici tout autant les discours que les

pratiques des habitants, pour retracer « le retour à la normale » du village sinistré. Toujours à l'appui de nombreuses citations d'acteurs, il rend compte « des pratiques qui disent tout autant que des paroles qui taisent », chez des riverains désireux de « faire taire la peur de la catastrophe et [de] continuer à vivre là ». J. Langumier suit la manière dont la catastrophe se réinscrit dans la configuration sociale du village ce qui oriente l'enquête sur les tensions identitaires du village. Il montre ainsi combien le risque n'est pas nécessairement un élément central de la relation habitante et combien celui-ci peut être supplanté par de nombreux autres enjeux et problèmes. La catastrophe de 1999, ressource identitaire des nouveaux habitants, entre en concurrence avec le passé viticole du bourg pour affirmer son appartenance au village. L'auteur s'interroge alors sur l'intégration de l'expérience du drame et son utilisation dans les tensions entre anciens et nouveaux. Mobilisant avec justesse les concepts de Nora (1984, *Entre mémoire et histoire*, in *Les lieux de mémoire*, 1. La République, Gallimard, pp. VII-XLII) de « milieu de mémoire » et de « lieu de mémoire », il montre comment les deux rapports distincts à la catastrophe des anciens et des nouveaux rappellent cette opposition entre une mémoire que l'on pourrait dire « réelle » et une autre que l'on pourrait dire « voulue ».

L'intérêt de cet ouvrage pour enrichir les réflexions actuelles sur le risque apparaît alors évident : partant d'un objet spectaculaire qu'est une catastrophe naturelle, J. Langumier, au travers de son enquête ethnographique, est parvenu à rendre compte de l'épaisseur socio-historique d'un territoire et permet de saisir avec justesse comment l'événement fait sens localement. Fort de son terrain, il défend la thèse d'une expérience de l'inondation qui ne saurait se traduire de manière mécanique en une culture du risque – comme le voudraient les gestionnaires – et démontre que le rapport au danger se joue avant tout dans la relation à autrui, dans le besoin de se situer les uns par rapport aux autres. Ainsi, dans une optique de questionnement des dispositifs d'information et de prévention des inondations, cette ethnographie de la catastrophe invite à explorer de nouveaux terrains. Des travaux complémentaires pourraient ainsi enrichir le regard anthropologique sur le risque et la catastrophe, en se situant par exemple plus à distance de l'événement, quand le quotidien et la routine sont à l'œuvre. Comment se vit simplement « la possibilité d'une inondation », alors qu'aucune ne s'est montrée dans un passé récent ?

**Séverine Durand**

*(UMR G-EAU, Cemagref, Montpellier, France)*

severine.durand@cemagref.fr